

LA JUSTICE

Bureaux et ateliers, 457-459 rue Sussex.

"DIEU ET MON DROIT."

Téléphone: Rideau 736

21ÈME ANNÉE. No. 25.

JOURNAL HEBDOMADAIRE.—ABONNEMENT, \$1.00. (Strictement payable d'avance.)

OTTAWA, 14 NOVEMBRE 1913

C'est leur devoir

SI L'ON VEUT faire triompher la cause française en Ontario, il faut à TOUT PRIX que l'Association d'Éducation et la Commission des Écoles séparées d'Ottawa s'entendent. Il ne s'agit pas de savoir qui est-ce qui dirigera, mais bien comment il faudra diriger la présente lutte pour atteindre la victoire. Nous sommes d'avis que le mot d'ordre devrait être donné par les Commissions scolaires; d'autres croient que l'Association d'Éducation devrait remplir ce rôle; et, enfin, plusieurs ne savent trop que penser à ce sujet.

Il n'y a qu'un moyen de tirer la situation au clair: UNE CONFÉRENCE ENTRE LES PRINCIPAUX MEMBRES DE LA COMMISSION SCOLAIRE ET CEUX DE L'ASSOCIATION D'ÉDUCATION. Des deux côtés, on doit être capable de montrer assez de patriotisme pour se rencontrer, non seulement sur la même estrade, mais encore dans la même chambre de délibérations.

Sans doute, il pourra en coûter à M. Genest de parler de patriotisme avec M. Boudreau; — pour ne citer qu'un exemple — mais puisqu'un hasard malheureux a voulu qu'il en soit ainsi, chacun est tenu QUAND MEME à faire son devoir. Autrement, ce serait courir à une défaite certaine et humiliante. Et il n'est pas besoin de revenir ici sur les motifs qui commandent cette entente entre la Commission et l'Association d'Éducation.

Nous avons répété à qui voulait le lire ou l'entendre que l'Association d'Éducation était nécessaire dans l'Ontario. Et le trois octobre dernier, au lendemain de l'assemblée où l'on avait jugé à propos de limiter les pouvoirs de l'Association, nous disions sous notre signature:

"L'Association d'Éducation est une nécessité dans l'Ontario. Le but pour laquelle elle a été créée est magnifique et grandiose. Le bien qu'elle a accompli dans un passé encore assez près de nous est demeuré à son crédit comme un impérissable monument. Tout le monde est d'accord là-dessus.

"Aussi, il y a loin entre la critique sévère que nous avons faite de certains faits administratifs imparadissables, à la dénonciation dans son entier de ce corps destiné à défendre nos intérêts nationaux. On trouve là, en effet, toute la distance qui sépare le bien général des intérêts de coteries ou de particuliers.

"Qui nous blâmera, et qui viendra dire que nous avons manqué de patriotisme, en dénonçant celui ou ceux qui trahissent la toile menue de leurs ambitions, ou de leurs petits profits, derrière le mur trop longtemps protecteur d'un patriotisme sans vergogne?... Déjà quelques-uns des pantins, que les ficelles habiles du Président faisaient danser, commencent à nous ressembler dans la paix un instant troublée de leur conscience; et n'ayant pas le généreux courage de nous dire que nous les avons soulagés — ou qu'ils le seront bientôt — avouent à des confidents qu'ils ne sont pas fâchés de ce qui est arrivé à leur ancien maître.

"Chacun sait que dans tout corps organisé il arrive des périodes où certains officiers faiblissent à la tâche, ou ne se montrent pas à la hauteur de la situation. Ce qui s'est passé dernièrement en est une preuve convaincante... pour ne pas dire assommante. Et ceci démontre une fois de plus que jamais l'on ne peut être trop particulier, ni trop prudent, lorsqu'il s'agit de têtes dirigeantes.

Et ceux qui ont suivi les événements, savent que nous n'avons également pas cessé de revendiquer pour la Commission scolaire d'Ottawa l'honneur d'avoir contribué, plus que tout autre organisme, à faire une lutte active et intelligente. Et personne ne pourra nous démentir, ou nous reprocher d'avoir affirmé que certains officiers de l'Association d'Éducation n'étaient pas au niveau de leur tâche; ni d'avoir ouvertement déclaré ce qui était vrai, en prétendant que MM. Genest, Armstrong et Freeland avaient été les véritables champions de la bataille bilingue.

Et c'est justement parce que nous n'avons point caché aux membres respectifs de la Commission, comme aux quelques officiers de l'Association d'Éducation, la vérité pure et simple, que nous nous faisons fort aujourd'hui de dire à ces deux institutions: "Jetez dès maintenant les bases d'une entente: rencontrez-vous, parlez-vous, comprenez-vous. Le temps presse!"

Quelques-uns de ceux que nous avons démasqués — ou de leurs amis — n'ont voulu trouver dans nos attaques que du dépit, voire même de l'ambition ou de la politique. Ce que c'est que l'aveuglement! Nous ne sommes jaloux ni du Droit, que nous n'avons pas ménagé, parce que nous trouvons que sa sincérité coûtait trop cher à la cause; ni de M. Boudreau, qui a également passé dans le cribble, parce que nous croyions — et nous sommes toujours du même avis — que nul Canadien-français — nous allions dire nul Anglais) n'a été plus funeste que lui aux vrais intérêts de la nation canadienne.

On nous reproche l'ambition de vouloir remplacer ceux qui seront bientôt forcés de déguerpir! Mais allons donc! Si l'on savait que les appas de tels honneurs sont loin de gêner notre sommeil!... Pour ce qui est de la politique, il suffit d'avoir lu La "Justice", depuis sa fondation, pour savoir comment nous sommes enracinés dans le bleu, le rouge ou toute autre nuance. Nous avons en effet basé notre conduite au seul point de vue patriotique.

Et c'est pourquoi nous n'avons pu être toujours agréables à tout le monde. Ne voulant pas que l'élément canadien-français d'Ottawa s'endorme sous la fumée opaque de l'éloge par trop dépendant, nous n'avons pas hésité un seul instant à appeler un chat un chat et un fripon un fripon. Quelques-uns n'aiment pas la franchise, et s'effarouchent surtout quand on dérange leurs petites affaires. C'est là la raison des gros mécontentements que certains journaux ou quelques compatriotes ont eu devoir manifester à notre égard.

Mais nous passons l'éponge là-dessus, et nous répétons aux principaux membres de la Commission, de même qu'à ceux de l'Association d'Éducation: Creusés ensemble les tranchées, l'ennemi est à nos portes!

MAURICE MORISSET.

Point de vue politique

DANS UN ARTICLE de rédaction, récemment publié, *Le Canada* de Montréal discute à son point de vue — le point de vue politique, naturellement — la crise des Écoles bilingues dans l'Ontario. Et dans sa préoccupation de voir, avant tout, créer des embarras au premier ministre, *Le Canada* s'écrie: "Pourquoi les castors ne font-ils pas appel à M. Borden?"

Nous ne doutons pas que la sympathie du *Canada* nous soit acquise dans cette revendication que nous faisons de nos droits après d'un gouvernement *loyal*, mais nous nous demandons si ce même journal ne montrerait aussi empresse à nous donner des conseils, si M. Rowell ou M. Laurier étaient au pouvoir!... Nous ne le croyons pas.

Mais voici un autre point, beaucoup plus important, qui semble échapper totalement aux rédacteurs du *Canada*. C'est que *rouge* comme *bleu* devraient à un point de vue — à l'importance qu'il revêt pour le respect des prérogatives accordées aux minorités. Ce ne peut donc être ni un affaire de castors, ni une affaire d'indigos ou d'écarterles, mais bien un effort sincère et généreux pour tous les Franco-Canadiens de l'Ontario de réclamer entière justice vis-à-vis l'enseignement bilingue dans les Écoles séparées. C'est ce qui devrait se faire. Est-ce vraiment ce qui existe?... Il serait assez difficile de se prononcer là-dessus, pour les autres, du moins.

Quant à nous, nous ne nous sommes guère occupés de savoir s'il fallait d'abord s'en prendre à M. Borden, à M. Whitney, à M. Rowell ou à tout autre, de quelque couleur que ce soit. Nous les avons déjà mis — et cent fois pour une — en demeure de se rendre aux justes demandes des Canadiens-français de notre province.

Et il y a déjà plus d'un an que nous suggérons les moyens que mentionne aujourd'hui *Le Canada*, c'est-à-dire l'appel aux tribunaux, ou l'appel au Gouverneur-Général en Conseil. Et nous ne faisons pas plus de suggestions pour servir tel but politique *rouge*, que nous n'avons voulu être agréables aux *bleus*, lorsque nous avons demandé à M. Rowell

ce qu'il avait l'intention de faire pour aider à la solution de la question bilingue en Ontario.

Constamment, nous nous sommes efforcés de jeter à bas cette démarcation funeste des partis. Nous ne pouvons certes pas nous vanter d'avoir réussi suivant nos plus chers espoirs, mais nous croyons fermement que la ligne entre *bleus* et *rouges* pourra se franchir plus facilement que par le passé, quand viendra le moment de se montrer Canadiens-français avant tout. Et ce sera déjà une victoire fort appréciable.

Dès octobre dernier, dans une lettre adressée au Gouverneur-Général, La "Justice" disait ce qui suit:

"Il y a droit d'appel au Gouverneur-Général en Conseil, Altesses, pour toute minorité religieuse dont les droits pourraient être lésés dans les Écoles séparées de la Confédération. Ce droit existe aussi, dans toute jurisprudence, pour une minorité ethnique dont les droits naturels et constitutionnels sont lésés, et c'est à vous, Altesses, que cet appel sera prochainement adressé. L'Assemblée persiste à traiter le français en langue étrangère dans une confédération qui le reconnaît officiel.

"La loyauté ne survit pas à la persécution d'une chose que l'âme humaine place au-dessus de tout. La loyauté naît de la reconnaissance et s'appuie à la justice. Les Canadiens-français croient en la justice de la Couronne et c'est parce que la Couronne leur a témoigné de la justice qu'ils lui restent fidèles. Mais comme Cédric le Saxon refusait d'abandonner ses traditions nationales pour accueillir l'assimilation normande, nous refusons, nous, Canadiens-français, sujets britanniques à l'égal de tout Canadien, d'abandonner nos droits, nos traditions, notre langue, pour accepter une transmutation impossible de cœur et d'idées.

"Et Son Altesse Royale sera la première à nous approuver et à nous féliciter de notre persévérance, car le due de Connaught est un homme droit."

Il est donc visible que nous n'avons pas attendu après l'appel des castors, ou de toute autre engance politique pour porter à la connaissance du Gouverneur en Conseil des plaintes fondées en droit et en raison. C'est pourquoi l'attitude prise par *Le Canada*, toute bienveillante qu'elle puisse vouloir paraître ou se faire, tend à donner un caractère trop politique à une lutte qui devrait se poursuivre d'après des principes plus élevés que ceux d'une déplorable partisanerie. DE-BUISSON.

Toujours les mêmes

MALGRÉ L'ENTETEMENT incompréhensible de la majorité des commissaires de langue anglaise, l'importante résolution suivante a été adoptée, mercredi soir dernier, à la réunion régulière de la Commission des Écoles séparées d'Ottawa:

"Attendu que le gouvernement de la province n'a pas payé à ce Bureau sa part de l'octroi annuel accordé par la Législature pour le soutien des écoles, durant l'année scolaire 1912-1913, des instructions seront transmises à l'honorable N.-A. Bercourt, afin qu'il fasse les démarches nécessaires dans le but de recouvrer le paiement de toutes les sommes actuellement dues à la Commission et provenant de cette subvention de la Législature."

MM. Lemieux et Armstrong se trouvant absents, retenus hors de la ville, la motion Genest-Freeland n'a été adoptée que par deux voix de majorité. C'est étonnant pour un vote qui a été adopté par la résolution: MM. Genest, Bettez, Bourcier, Freeland, Laroche, Lecière, Raymond, Rioux et St-Germain.— On voté contre: MM. Burke, Brennan, Laignon, Mackell, O'Malley, O'Neill et Sims.—

Le Dr Freeland a donc en l'honneur de représenter à lui tout seul l'élément anglais dans cette décision de la Commission. Il mérité, cette fois encore, les félicitations de tous les Franco-Canadiens d'Ontario. Une autre motion, à l'effet de se procurer une copie exacte des minutes de l'assemblée du 22 mars 1912, alors que le fameux règlement 17 a été passé, et de s'enquérir des noms de ceux qui étaient présents, ainsi que de leurs votes, a également été adoptée.

Mais il va sans dire que ces deux propositions n'ont pas été enregistrées sans une forte opposition de la part des amis de M. l'abbé O'Gorman. Heureusement que M. Genest, suivant son habitude, n'a pas mâché aux dissidents ce qu'il avait envie de leur dire. Après avoir démontré l'insulte grossière que fait le gouvernement d'Ontario aux Canadiens-français, en leur imposant des inspecteurs protestants, M. Genest a prouvé clairement que les inspections avaient été faites, montrant les rapports soumis, les dates des visites, et les noms des écoles. Le président de la Commission fit ensuite un vibrant appel à l'esprit de justice des Irlandais, affirmant que l'octroi n'était, après tout, qu'une question secondaire, en présence de la fidélité que tout homme de cœur doit aux principes de sa religion et au maintien de son idiomé maternel. Après avoir montré aux Commissaires irlandais tout l'approbation de leur conduite, en s'alliant avec nos pires ennemis, comme l'*Orange Sentinel* et autres, M. Genest a déclaré au Commissaire O'Neill que si ce bon Irlandais trouvait exorbitant de payer environ quinze sous, les Canadiens-français paieraient volontiers pour lui, ou même l'achèteraient, s'il le fallait.

Malgré les entraînant et logiques paroles de leur président, les Commissaires irlandais — excepté M. Freeland — n'ont pas moins voté contre la réclamation proposée par M. Genest.

C'est toujours la même vieille histoire du fanatisme aveugle. Mais, Dieu merci, les O'Neill ne dirigent pas à la Commission.

Une lettre de Détroit

NOUS REGRETTONS de ne pas avoir l'espace voulu pour donner ici la traduction complète d'une communication, venue de Détroit, et transmise au *Free Press* de mercredi dernier. Dans une logique serrée et mordante, l'auteur de cette lettre remarquable démontre toute l'insanité de la conduite du gouvernement de Toronto vis-à-vis l'élément catholique français ontarien. Après avoir suivi la question bilingue depuis un délai de cinq ans, le rédacteur du document dont nous parlons déclare qu'il est on ne peut plus mortifié de l'attitude du ministère de l'Instruction Publique d'Ontario, relativement au problème bilingue en notre Province. Ayant fait voir le traitement équitable accordé à la minorité anglaise et protestante de la province de Québec, cet Américain éclairé ne craint pas de dire que tout citoyen canadien, qui veut tenir compte des principes de justice et de "fair play", doit courber la tête de honte "lorsqu'il considère le groupe de fanatiques qui, au nom de l'éducation et de ses sages réglementations, veulent implanter la tyrannie à la porte de chaque école française dans l'Ontario."

Et faisant bon usage de ce non-sens pédagogique des fanatiques de Toronto, on voudrait priver l'élève canadien-français de l'usage de sa langue maternelle comme moyen d'instruction, le correspondant du *Free Press* ajoute: "Mais ce qui est encore plus étonnant et drôlatique, dans cette croisade contre le français dans les écoles d'Ontario, c'est le fait qu'alors que le ministère de l'Instruction Publique est déterminé d'enfoncer de force l'anglais dans la gorge de ces petits Canadiens-français de six ou sept ans, bon gré mal gré, et de faire disparaître le français, ce même ministère paye des milliers de piastres aux High Schools et aux Collegiate Institutes pour que les étudiants anglo-saxons soient en mesure de poursuivre leurs cours français!"

Et plus loin: "Quelle merveilleuse sympathie ces bons Anglais d'Ontario manifestent pour ces Canadiens-français plongés dans les ténèbres de l'ignorance! Je me demande si les Canadiens-français de Québec ne manifestent pas la même sympathie pour les Anglais de Québec, voyant que dans cette province ils se trouvent en si mauvaise posture de ne pas savoir le français!"

"Naturellement, dit-il en conclusion, au fond de tout ceci se trouve le préjugé de race, en compagnie d'une forte couche de fanatisme religieux. Ceci se voit à la façon dont a été traitée la minorité catholique d'Ontario au point de vue éducationnel."

Espérons que le Dr Fyne et le Dr South prendront quelques-unes de leurs précieuses minutes pour lire la lettre venue de Détroit.

Pour les ouvriers.

SUIVANT LE cérémonial accoutumé, les Chambres viennent de s'ouvrir à Québec. Voici ce que dit le représentant du *Devoir*, en faisant quelques commentaires sur le discours du trône:

"Le discours du trône est moins long que d'ordinaire. On a abrégé la chronique des événements de l'année pour s'en tenir aux questions politiques. Le gouvernement se félicite du succès de sa politique de la voirie et s'en réclame pour demander l'autorisation de créer un nouveau ministère qui sera le huitième, sans compter les ministères sans portefeuille, en tout dix, presque autant qu'à Ottawa!"

"En fait de législation, le cabinet annonce des projets concernant le débit des liqueurs, l'inspection des hôtels, la construction de maisons salubres pour les ouvriers, l'établissement d'écoles industrielles dans les différentes parties de la province. Les lecteurs du *Devoir* sauront à qui attribuer le mérite de quelques-uns de ces projets."

"La colonisation aurait fait beaucoup plus de progrès si le Transcontinental était terminé, nous dit-on. Il ne manque pour tant pas d'autres endroits où le défrichement serait aussi avantageux. L'on prétend tout de même que celui-ci a marché d'une façon satisfaisante. Le discours officiel ne peut dire autre chose."

En outre des importantes questions de la voirie et du trafic des liquors, le problème des logements ouvriers ne pourra manquer d'intéresser vivement ceux qui ne dédaignent pas de s'occuper des petits et des humbles. Et cette législation pour la construction de logements salubres pour les ouvriers sera accueillie avec grande satisfaction par tout le monde.

"Le logement insalubre, dit M. Omer Héroux, n'est pas simplement l'un des grands propagateurs de la tuberculose; il est en même temps un principe de démolition puisqu'il tend à éloigner du foyer."

"Tout ce qui facilitera la construction de logements hygiéniques, accessibles aux petites bourses, doit être salué avec bonheur. La loi, sans doute, devra être rédigée avec soin, mais nous comptons qu'il en sera de ce projet comme de celui des caisses de crédit où les hommes les mieux renseignés des deux côtés de la Chambre se donneront la main pour arriver à la meilleure détermination possible."

"Les députés ne marcheront point du reste sur un terrain inconnu. Cette question des habitations à bon marché a été discutée dans presque tous les pays du monde. Il existe une bibliothèque à ce sujet et toutes les formes d'aide par l'État ou les municipalités ont été soigneusement étudiées en France, en Angleterre, en Allemagne, en Belgique, etc."

"La province d'Ontario a même adopté, l'an dernier, une loi spéciale qui permet aux municipalités, moyennant certaines précautions déterminées, de garantir les obligations des compagnies qui ont pour objet la construction de logements ouvriers."

Espérons que les législateurs québécois sauront donner à cette question toute l'étude qu'elle mérite.

Le projet de M. Lévesque

PLUSIEURS LETTRES d'approbation nous sont parvenues relativement au projet énoncé récemment dans La "Justice" par M. le notaire Lévesque de Bonfield. Nos lecteurs n'ont pas été sans donner à la forte étude de M. Lévesque toute l'attention qu'elle mérite, au point de vue de la véritable défense nationale.

Nous ne voulons publier présentement qu'une seule de ces intéressantes correspondances, nous réservant pour plus tard de faire voir que ceux qui se trouvent en position de juger froidement des choses bilingues ontariennes — et par leur sérieuse étude de la question scolaire, et par cet éloignement qui fait disparaître les influences ambiantes — trouvent que l'Association d'Éducation a besoin d'être grandement modifiée si l'on veut qu'elle fasse œuvre utile.

Nous réitérons ce que nous avons toujours dit — pour ceux qui ont des yeux et ne voient point — que l'Association d'Éducation est nécessaire, à la condition qu'elle demeure fidèle à son programme primitif, et qu'elle se relève de l'état d'affaissement où l'ont plongé des faiseurs et des étroits. Tout le monde est d'accord là-dessus, même M. le notaire Viou de Plantagenet, qui, après avoir dit éloquentement ce que devait être l'Association dans l'esprit de ses fondateurs: "le général de l'armée canadienne-française dans l'Ontario; la sentinelle qui veille à notre sûreté; le limier auquel nous avons confié la garde de nos intérêts dans tous leurs détails", se demande avec un certain éffarement, plus éloquent encore que ce qu'il avait pu exprimer au début de son article: "Elle (l'Association) a reçu ce mandat de tous les grades et de toutes les classes de nos compatriotes ontariens. Est-elle tout cela actuellement?"

Non, Monsieur le Notaire, et vous le savez. C'est pourquoi vous vous empressez d'ajouter:

"Si non, faisons-la ainsi ou plutôt réinstallons-la dans ses fonctions premières car c'est bien là son but. Si ses officiers ont failli à leur tâche, il ne faut pas pour cela démolir la plus belle institution que nous ayons jamais édiflée dans l'Ontario. L'Eglise Catholique a vu certains de ses chefs mentir à leur mandat, mais les hommes sont passés et l'Eglise est restée belle, solide."

Il en sera de même de notre Association si nous savons lui donner de vrais chefs, des hommes à la hauteur de leur position. Si nous ne l'avons pas fait, nous avons tombé, voilà tout. Relevons-nous."

Oui, c'est bien cela que nous voulons: donner à l'Association de vrais chefs, et non des intrigants; des hommes à la hauteur de leur position, et non des zélateurs quelconques, qui se sont réveillés un beau matin grands patriotes.

Voici la lettre que nous autorise de publier M. Louis Hacault, un catholique convaincu, dont les articles sont fort prisés dans la presse française du pays:

"Bruxelles, Manitoba, 10 novembre 1913.

"Mon cher confrère,
"Bravissimo pour la forte lettre Lévesque. Cela frappe sur le clou. L'homme du "Bon Champ" est clair, net, logique. Poigne de fer, tant de velours. Style de maître, coup d'œil sûr, juste. Bien vu. Bien touché. Excellente et opportune réplique à l'Avis aux Canadiens-français. Sondons les bataillons. L'ennemi même nous impose la tactique nécessaire. Seule chance de salut qui nous reste, sinon on postamera. C'est l'union organique, nationale, catholique qu'il faut à l'Ontario. Et c'est l'attaque.
Bien à vous,
L. HACAULT."

On ne pourra assurément pas soupçonner M. Hacault de faire œuvre politique, ni d'aspérer aux charges des officiers actuels de l'Association d'Éducation, ni de vouloir éloigner l'influence religieuse de cet organisme destiné à veiller au bon grain. M. M.

Un scandale

WINNEPEG — la veille de la Toussaint — a été le théâtre d'un scandale qui a reçu de la presse catholique du pays un juste châtiement de dégoût. Cinquante élèves de l'école technique protestante de Kelvin ont pénétré avec effraction dans l'Académie Sainte-Marie, et ont tenté d'envahir les dortoirs où les jeunes filles étaient à prendre leur repos.

Le courage et le sang froid des Bonnes Sœurs, ainsi que la parfaite docilité des élèves ont été cause qu'une funeste panique a pu être évitée.

La pêche aux éperlans

Aux pêcheurs canadiens

Quand l'automne teinte les bois
De couleurs pâles et dorées;
Quand les oiseaux, sur les Borden,
S'en vont au loin en longs convois;

Quand l'herbe fine des prairies
Revêt son manteau de frimas,
Et qu'aux branches laite le vergil,
Comme un collier de pierreries;

Alors, les pêcheurs sont peu lent,
Quand arrivent ces heureux signes,
À préparer perches et lignes;
Car c'est le temps des éperlans.

Nageur svelte, aux allures vives,
Hôte choyé du Saint-Laurent,
Ce petit poisson, blanc d'argent,
Abonde partout sur nos rives.

L'automne, il fuit les crocs tranchants,
Du grand maraouin qui le dévore;
Mais, hélas! le pauvre ignore
Que bien des hommes sont méchants!

Dès le matin, quand la marée
Monte le long des quais gluants,
Mille pêcheurs, tout remuants,
Sont déjà là pour la curée.

On met l'appât aux hameçons,
Et dans à peine une seconde
Les lignes s'enfoncent dans l'onde,
Toutes lourdes de trahisons.

Les perches et les jones flexibles,
Toujours tenus en mouvement,
Sont comme un taillia, que le vent
Flagelle de ses coups terribles.

L'heureux pêcheur qui, le premier,
Sort triomphant de son éperlan,
Et tire un éperlan du bateau,
Est l'objet d'un hurra premier!

Ce cri, c'est le clairon de guerre,
Sonnant la charge et le combat,
Et pour tirer, chaque soldat
Lève vivement sa visière.

Ses yeux sont pétillants et clairs,
Rien n'arrête sa main rapide,
Et, vaincu dans leur plage humide,
Les éperlans mordent les airs.

Quel beau spectacle de Novembre,
De voir ces poissons frétilants,
Tels de lumineux diamants,
Passer devant un soleil d'ambre!

Mille rayons et mille feux
S'entre-croisent en jets rapides
Et rendent flamboyants les vides
Que les pêcheurs laissent entre eux.

Mais que de morts! quelle hécatombe!
Affreux désastre et Waterloo!
Chaque éperlan qui sort de l'eau,
Dans un panier trouve sa tombe.

Sitôt qu'arrive le reflux,
Les lignes pendent immobiles,
Au fond vaseux des eaux tranquilles:
Le poisson fuit et ne mord plus.

Où sont-ils ces jours sans orage,
Jours de jeunesse et pleins d'élan,
Où j'allais pêcher l'éperlan,
Avec les amis de mon âge?

Ces plaisirs purs sont disparus,
Comme les rêves de l'enfance!
Mon cœur saigne quand il pense
Qu'il ne reviendra jamais plus!

Dr ALFRED MORISSET.

Sainte-Hénédine, 6 novembre 1886.

Nos meilleurs souhaits

Au vaillant hebdomadaire de Saint-Boniface, qui vient d'entrer dans sa quarante-troisième année d'existence, nous nous exprimons d'offrir nos meilleurs vœux de succès. *Le Manitoba* est un des vétérans de la presse canadienne-française en notre pays, et le rôle patriotique que ce journal a joué dans l'Ouest mérite, plus que jamais, l'encouragement sincère de tous ceux qui s'intéressent au maintien des droits catholiques et français au Canada.

Voyage d'étude

Samedi dernier, le Dr J.-B.-N. De Haître, de l'avenue Laurier, a quitté Ottawa, en route pour New-York. M. De Haître était accompagné de Mme De Haître et de sa fille, ainsi que de Mademoiselle Marie Maubach.

Désireux de ne rien négliger pour être utile à sa nombreuse clientèle, le Dr De Haître passera quelques semaines dans la Métropole américaine, suivant les cliniques chirurgicales des principaux hôpitaux new-yorkais.

Les larmes sont partout les mêmes, le rive partout diffère.

ILLET
DEMANDEE
immédiatement
ante générale.
as d'enfants.
No. 473 rue
hous: Rideau
CTEURS.
préférence
Quand vous
vastes, men-
JUSTICE"
la valeur de
otre œuvre.
NDREVILLE
eur de
cubres
l. Queen 3058
-T4: R. 717.
té
ILE.
439.
let
pas.
on
e stock
scuté.
choix.
toutes
x. Je
es ar-
C.
Fr-
disse
539
439

LIBRAIRIE FRANÇAISE.

Livres de Prières, Chapelets, Médailles, Statues, Bénitiers, Images, Crucifix.

Aussi un bel assortiment de livres de classes.

Vous pouvez vous les procurer en vous adressant à la

LIBRAIRIE

P. C. Guillaume

Angle des rues Sussex et York.

Auguste Lamicux, C. P.
AVOCAT
Pour Ontario et Québec
NOTAIRE PUBLIC
Agent en procédures de la Cour Supérieure, de la Cour de l'Échiquier et de la Commission des Chemins de Fer. Affaires parlementaires et départementales, etc., etc. Accueil à domicile. Édifice "Central Chambers", 46, rue Elgin, Ottawa. Téléphone 1972

Dr P. A. VALADE
109 rue St-Patrick
OTTAWA
Heures de consultation :
9 à 10 a. m. — 3 à 4 p. m. — 7 à 8 p. m.
SPECIALITÉS : Maladies de l'Estomac et de la Femme.

Dr R. CHEVRIER
Spécialité : Chirurgie abdominale
Heures de bureau : 2 à 4 p. m.
108 BAY ST. OTTAWA. Téléphone : RIDEAU 796

Dr JOSAPHAT ISABELLE
121 BREWERY - HULL
CONSULTATIONS :
8 à 10 A. M. — 1 à 3 P. M. — 7 à 9 P. M.
TELEPHONE : Queen 5004.

Vacances aux champs

(Cronique de la campagne canadienne)

Le R. P. Dugré, S.J., publie dans *Le Messager Canadien*, le très intéressant croquis suivant :

Son père lui avait dit : "Si tu es sage et si tu rapportes des prix je t'enverrai à la campagne, où tu voudras". Et depuis ce temps, chaque année, Paul, déjà réticent et philosophe, allait à la campagne voisine, chez le père Toussaint Giroux, passer le temps de la fenaison.

L'arrivée du jeune citadin dans cette famille de braves cultivateurs était toujours une fête. Toussaint aimait Paul pour ses joyeusetés et ses taquineries; Paul aimait ce grand vieillard, robuste et travailleur, aimé de ses fils, respecté de ses voisins, exécuté par un peuple de petits-enfants.

Curieux d'histoire et des choses de l'ancien temps, Paul se faisait conter la jeunesse du bonhomme, ses débuts dans la vie. Et Toussaint redoublait avec émotion comment, vers l'âge de vingt ans, avec sa Thérèse juchée sur son mobilier, il avait, par un clair soleil d'automne, quitté la maison paternelle et le rang des Petites-Terres où il avait grandi. Tandis qu'on leur souhaitait bon succès, Thérèse essayait des larmes avec son tablier, et lui-même, pour se donner contenance, revêtait l'attelage, bousillait une anguille, serrait une ficelle. Enfin, à la hâte, il avait dit bonjour, touché son heurt et la charette s'était ébranlée. Le jeune ménage descendait des concessions pour s'établir à la queue du faubourg. Les années suivantes, à la Saint-Michel, Toussaint, portant ceinture fichée, bottes jaunes, feutre gris, bagne d'étole et mouchoir rouge au cou, gagnait le haut du Saint-Maurice pour hiverner au chantier des McDougall. Il revenait le printemps, après le fottage du bois.

Et maintenant Toussaint possédait un beau bien, sur le chemin du roi, ayant front sur le grand fleuve, entouré par une rampe de la voix claire qui chantait sa chanson sous une bordure de cerisiers et de pruniers sauvages. La grande maison au toit pointu élevait son front blanchi par-dessus les lilas et les jeunes érables, offrant au passant l'accent de sa galerie et de son vaste perron.

C'est que Paul possédait ses plus belles journées de vacances. Il aimait tout sur cette ferme, jusqu'au mobilier de ces vieux Canadiens, la large cheminée à éramailière, la huche à pain, le rouet de la vieille Thérèse et le balai de sapinage. Quelle jouissance pour lui lorsque, le soir, tandis que les crépuscules remettaient tout en place, les hommes formaient cercle devant la cheminée éteinte. Toussaint prenait une des félines de cède accrochées à la poutre, l'enflammait au poêle, l'appliquait à son brûle-gueule et le passait au voisin. La flamme sautillait de pipe en pipe et revenait à Toussaint dont le calumet s'était éteint au cours de son histoire. Il aspirait bruyamment les fumées de tabac, puis éteignait la flamme au fond du cendrier. On devinait des nouvelles du jour, des espérances de la récolte, des promesses de beau ou de mauvais temps.

Ce n'était pas long, pourtant. Quand Thérèse avait fini ses tours, après un dernier coup d'œil sur ses poches et sur son verger, elle redoublait toujours les regards et les maraudiers — elle retirait rangée une chaise, essayait un meuble, et puis montait l'horloge. C'était le signal. Les hommes s'accouaient la cendre de leurs pipes, les femmes sortaient leurs chapelets et l'on s'installait pour la prière du soir. Bonne Thérèse ! elle en disait long. Elle appelait au cœur de la chapelle, c'est presque un formulaire de prières, qu'elle récitait de sa voix monotone, accouper sur ses talons et se balançant dévotement. Les hommes s'accouaient sur le dossier de leurs chaises, et les petits, frileux et les yeux pleins de sommeil, formaient couronne autour de grand'mère.

Après la prière, Paul montait dans sa chambre, la chambre des étrangers, et tombait sur son lit pour dormir un sommeil de plomb. Quand il s'éveillait, une raie de lumière blanchissait la mur de sa chambre. Il poussait les volets et des senteurs de foin coupé, une lumière éblouissante, une fraîcheur toute humide se précipitaient sur lui. Tout autour, sur les faces voisines, les fancheuses s'écoulaient, chantaient déjà leur joyeux couplet; des bouillottes épars, des aboiements de chiens mêlés au chant du coq, arrivaient à son oreille. Devant lui c'était le fleuve, le Saint-Laurent lui-même, dans toute son ampleur, encore endormi sous son dôme de vapeurs blanches, tout ébranlé vers l'est, et si beau, si beau !

Alors, la voix du vieux Toussaint, le crépitement qui s'élevait de la cuisine, l'avertissement que d'autres étaient déjà debout. Il descendait allègrement. Thérèse lui faisait la politesse de le trouver bien matinale, le bébé se saluait d'un quelconque, et l'écolier s'en allait fier sur sa parure autour des établis où l'on achevait de traire les vaches. Toussaint, avec les

airs de commandant d'armée, le matin d'une bataille, distribuait ses ordres, faisait par-ci, criait par-là. Il allait, avant le soir, dégarbir le grand étableau, sur la terre à Caron, celle qu'il avait achetée récemment pour le cadet de ses fils, ce beau cavalier dont les manœuvres languissantes prédisaient le mariage pour la fin des récoltes.

Paul regardait de leur troupeaux et dirigeait ses pas vers la fancheuse à foin. Les deux grands chevaux jaunes à pattes blanches s'en allaient, pressant le pas, le bon tendu, de leur feu tête battant la marche, toujours poussés par la voix impitoyable de leur conducteur. Quand la machine tournait aux coins, tandis que le faucheur manipulait ses leviers, les braves bêtes happaient goulonnement une poignée de longue herbe qu'elles dévoraient ensuite en hochant dans l'air. La grande faux glissait sous les herbes, et les cotons de trèfle à lourde tête, les beaux épis de mil droites et ruisselants de rosée, éprouvaient comme un frémissement à l'approche du terrible coupeur qui s'avancait, implacable et rigide comme le destin. Les liges chancelaient, s'inclinaient brusquement et des rangs entiers s'abattaient pile-mêle sur le sol. Souvent Paul embolait le pas derrière la machine, s'enivrant de ce bruit de ferraille, de ce carnage de fleurs et du grand soleil qui, maintenant déglotté des fumées qui l'étranglaient d'abord, s'élevait triomphant dans un ciel sans nuages.

Après déjeuner, les grandes charrettes à foin étaient attelées et l'on partait pour l'ouvrage. La besogne de Paul était assez facile; il glanait les derniers restes avec le râseau à cheval. Comme bien d'autres écoliers en vacances il aimait ce travail sans y réussir parfaitement. Les choses allaient bien tant qu'il n'avait qu'à circuler sur sa large calèche, mais fallait-il passer une barrière ou franchir un poteau, il accrochait toujours quelque chose de perche ou laissait une roue faire le plongeon dans le fossé. Les dents de fer du râseau sonnaient alors avec un bruit de casserolles, et Paul entendait au loin, derrière lui, la voix du vieux Toussaint qui éclatait en moqueries. Paul s'en prenait au pauvre Bob dont il tirait la botte, et poursuivait sa route sur son siège de fer rembourré de foin frais.

Faut-il le dire cependant ! Le moment de la journée que le jeune homme aimait entre tous était bien celui où, le travail fini, on retournait à la maison. Quand le soleil descendait au fond du lac Saint-Pierre, les jeunes grimpaient sur les voitures bourrées de foin et s'en allaient, balancés au gré des accidents de terrain. Le voyage n'allait pas sans décevoir. Il fallait tout le savoir-faire des meilleurs phatons pour traverser les rigoles sans encombre. L'admirable instinct des chevaux facilitait la marche. Ils sondaient le terrain, traversaient à pas de tortue, les détestables ponts de ferme, présentaient les vilains trous, adouciaient les chocs. Les brancards des charrettes gémissaient lamentablement dans les pentes et les cahots, tandis qu'insouciant Paul jouissait de dominer le paysage des alentours.

Un soir, c'est le dernier qu'il passa parmi ses bons amis, les voitures descendant du haut du cloch, quand Paul vit Toussaint debout, au sommet du monticule qui précédait le grand chemin, les mains appuyées sur sa fourche, le regard perdu vers le soleil couchant. De ce côté le fleuve s'échancrait subitement et le lac Saint-Pierre apparaissait tout de feu, confondant ses eaux rougissantes avec les nuages empourprés. Au milieu de cet incendie un paquebot se détachait avec sa couronne de fumée comme un grand oiseau noir dans un ciel tout en feu. Le long de la route s'élevaient le chapelet de maisons blanches, d'étables, de hangars et de granges aux portes larges ouvertes, qui serpentaient à perte de vue. Devant le vieillard, tout un troupeau de belles vaches, glaiées jusqu'au genoux, se désaltéraient longuement à l'eau du fleuve. Deux fillettes, pensionnaires en vacances, à demi couchées sur des vieillottes, fanebant les marguerites du bout de leur *bert* de médisier, lançaient aux échos de la campagne les vers de Crémazie : "O Carillon, je te revois encore..."

Il n'en fallait pas davantage pour remuer jusqu'au fond l'exquise sensibilité du poète inculte qu'était Toussaint. Ces belles chanteuses, c'étaient ses petites-filles, ce florissant troupeau, c'était celui de son Philémon et les femmes qui se détachaient toutes blanches au milieu des prés verts, c'étaient celles de ses garçons. Il avait sous les yeux, enfin réalisé, le rêve de sa vie, tout son orgueil et tout son cœur. Inconsciemment il mesurait la distance parcourue depuis le jour où il quittait les Petites-Terres. Que de travail, que d'énergie il avait fallu pour arriver au but, mais aussi quelle récompense !

Paul sauta de voiture et s'approcha de lui. Toussaint voulut parler, il ne trouva qu'un mot pour traduire les sentiments qui gonflaient son cœur. Montrant d'une geste large la campagne et le fleuve, le grand lac et l'horizon : "Il faut bien le dire !" dit-il à mi-voix.

Ils partirent côte à côte et silencieux, le paysan, l'homme de la terre, harassé de fatigue mais enivré de contentement; l'écolier, le citadin, enviant presque le bonheur d'une carrière qui ne serait pas la sienne. En passant devant le crois de bois qui protégeait ses champs Toussaint se découvrit plus pieusement que d'habitude.

Quelques heures plus tard Paul quittait cette famille hospitalière. Au moment du départ le bonhomme lui serra la main bien fort : "Tu sais, le petit, lui dit-il, on sera toujours content de te revoir !"

ADELARD DUGRÉ, S.J.

L'Université d'Ottawa

(Suite)

(D'après un document anonyme de 1910, publié à Ottawa.)

Le réveil national réel auquel il nous est donné d'assister, fait revivre toutes les nobles ambitions et les espérances de notre race; une puissance française, commençant sur les bords de l'Atlantique avec les Provinces maritimes acadiennes, occupant la province de Québec, rejoignant par le territoire ontarien-français une partie de l'ouest, avec, pour voisins du sud, les beaux États franco-américains de la Nouvelle-Angleterre. C'est un beau rêve, dira-t-on peut-être, mais c'est un rêve appuyé sur la réalité et nous mentionnons à notre race, si, au lieu de tout disposer dans le domaine d'arriver à ce but, nous laissons à la Providence seule le soin de déjouer le loupin qui constituera un jour l'héritage de chacune des races qui se disputent le nord de l'Amérique, notre patrie à nous Canadiens-français.

Au point de vue catholique, — Si notre race est l'apôtre du catholicisme dans l'Ontario, elle l'est aussi dans toute la Puissance du Canada.

Chez nous, le catholicisme et la langue française ont toujours été inféodés l'un à l'autre si bien que partout où croit et se développe la race française, le catholicisme croit et s'étend avec elle, et que partout où elle perd son influence, le catholicisme décroît; avec elle ou du moins semble perdre toute sa force d'expansion et de conquête, et rétrograde. C'est le fait naturel et inévitable qui s'accuse dans toutes les statistiques officielles. (Nouvelle-France, novembre, 1909.)

Je l'ai déjà démontré pour la province d'Ontario, descendons dans les Provinces maritimes. De 1881 à 1901, la population catholique anglaise a subi une diminution de 3,646 dans les provinces ecclésiastiques contenues dans les provinces civiles de la Nouvelle-Écosse, du Nouveau-Brunswick, et de l'île du Prince-Édouard. Le groupe français, au contraire, a augmenté dans le même temps de 31,966. Supposons que le mouvement de la diminution et de l'augmentation ait été le même depuis 1901, les statistiques de 1901 devront enregistrer 159,241 catholiques anglais et 157,644 catholiques français. Là encore, donc, l'avenir du catholicisme est en des mains françaises. Car, si, en dépit des tracasseries que l'on sait, le peuple martyr acadien a gagné tant de terrain, que fera-t-il donc quand il aura des évêques de sa nationalité à sa tête ?

Il est inutile de parler de l'ouest. Les catholiques anglais sont encore trop peu nombreux pour mériter notre attention. Il serait plaisant de dire que les catholiques d'origine anglaise du diocèse d'Ottawa ont augmenté de 1881 à 1901 de 3,306, sous la direction d'un évêque et d'un clergé français.

Je conclus donc et j'affirme, pour la Puissance du Canada comme pour la province d'Ontario, l'avenir du catholicisme est entre des mains canadiennes-françaises.

En deux mots, voilà notre rêve: que le peuple canadien devienne une nation puissante, qu'il demeure toujours l'apôtre et qu'il soit à l'occasion le défenseur de l'Église.

Qu'on nous permette maintenant de rappeler une vérité d'évidence mathématique: négliger sciemment les parties d'un tout, c'est abandonner le tout à la désagrégation, à la ruine. Pour nous qui désirons sincèrement assurer à notre race sa survivance en Amérique, le devoir du moment, c'est par conséquent de fortifier les groupes canadiens-français, de créer ou d'affermir les œuvres provinciales en vue de la nation, et en vue de ce que je nommerai la "Confédération Franco-Américaine".

Fort de ce principe, je dis donc qu'il importe de conserver et de développer la langue et la foi de nos frères dans l'Ontario, et l'un veut que ce groupe contribue pour sa part à l'accroissement du Canada français et par suite du catho-

cisme français sur qui repose principalement l'avenir de l'Église en Amérique.

Or, pour conserver et développer efficacement et de manière à lui assurer l'avenir d'un peuple, surtout un peuple exposé à des dangers constants à cause de son contact quotidien avec une race étrangère, il lui faut des écoles primaires, secondaires et supérieures nationales. Donc, pour conserver et développer efficacement et de manière à lui assurer l'avenir notre groupe ontarien, il lui faut des écoles françaises primaires, des collèges classiques, et une université. C'est si évident que les douze cents délégués des 205,000 Canadiens-français d'Ontario ont résolu de concentrer leurs efforts sur la question des écoles. Ils demanderont à la législature provinciale qu'elle crée le collège de Régopolis au rang d'université signifiant maintenant prise de possession de l'Université d'Ottawa. C'est donc un devoir pour tous ceux qui s'intéressent à notre accroissement dans l'Ontario de maintenir intacte notre Université.

Ainsi pour conserver et développer notre groupe dans l'Ontario, il faut obtenir des écoles primaires bilingues officielles, il faut à notre collège classique toute son importance, il faut utiliser notre Université autant que faire se peut dans son vrai sens, tout prévoir, tout entreprendre pour qu'elle demeure catholique et spécialement, quoique non pas exclusivement, canadienne-française.

(A suivre.)

On demande

Une vingtaine de filles pour assortir le papier.
S'adresser à
F.-X. L'HEUREUX,
Coin des rues Nelson et Murray,
17-10-3 St. Ottawa.

Wm. J. LANDREVILLE
Entrepreneur de
Pompes Funèbres
401 rue Sparks. — Tél. : Queen 3654
811 rue Dalhousie. — Tél. : R. 717.
Ambulance, crêches et enterrements.

R. B. DAVEN, O.R., M.P.
J. WILSON DES MARÉS, C.R.
Devlin & Ste Marie
AVOCATS
191 rue Principale
HULL, Que. Tel. Queen 2976

J. B. T. CARON, A.B.
AVOCAT, NOTAIRE, ETC.
559 rue Dussaux, OTTAWA.
Téléphone : RIDEAU 2404.

Docteur J.-E.-N. de Naitre
Gradué de la Faculté de Médecine de Toronto.
Ancien élève de l'Hôtel-Dieu de Paris.
Spécialité de médecine et de chirurgie générales, mais
SPECIALIEMENT
des maladies des voies urinaires, des maladies des femmes et des maladies des voies digestives.
Hôtel de Brasseau : 229 avenue Laurier, téléphone : RIDEAU 143, de 2 heures à 4 heures de l'après-midi et de 7 à 8 heures le soir.

TELEPHONE 4108
Dr J. U. DeLisle
DENTISTE
Coin des rues Principale et Britannia, HULL.
Heures de bureau : 9 a. m. à 6 p. m.
Salle : No. 74 rue Britannia.

Spécialité : **Cuivres or et**

Dr. Eug. Quesnel, B. A.
Médicine-Chirurgie
HEURES DE BUREAU
8 à 10 A. M. — 1 à 4 P. M. — 7 à 9 P. M.
374 Rue Rideau
Téléphone : R. 107

BOUTET & BELANGER
52 RUE RIDEAU - OTTAWA.
BERNARDIN BOUTET, B. L.
AVOCAT, NOTAIRE, ETC.
AURÉLIE BELANGER, M. A. Ph. L.
ANCIEN INSPECTEUR DES ÉCOLES BILINGUES.
Téléphone : R. 1711.

Pour vos Habillements d'Automne,
Adressez-vous
chez **J. D. GRENIER,**
Le Tailleur à la mode de la rue Dalhousie
Nous venons de recevoir nos marchandises d'automne; elles sont de toute beauté.
Venez les voir,
Cela en vaut certainement la peine.
278 rue Dalhousie. - Téléphone : RIDEAU 57.

LA
Banque Nationale
FONDÉE EN 1869
CAPITAL AUTORISÉ \$5,000,000. RÉSERVE \$1,500,000
CAPITAL PAYÉ \$2,000,000. ACTIF TOTAL \$28,928,738.99

Notre Succursale de Paris
14 rue Anab

Permet d'offrir au public voyageur des avantages exceptionnels et un commerce des taux d'échange inégalables. Lettres de crédit émises sur tous les points du globe. Travaux Cheques, payables sans charges en Europe et en Palestine.
Dépôts de \$1.00 et plus acceptés, retirables à demande. Intérêt bonifié deux fois l'an sur le balance quotidienne. Le client et les marchands des compagnies et tous nos clients en général sont assurés d'un service prompt et efficace.

ST-GEO. LEMOINE, gérant.

AUX MENUISIERS!

Je viens de faire l'acquisition d'une machine rapide pour les découpages, les assemblages, les placages, le dégrossissage, etc. Tous les ouvrages de menuiserie pourront donc être promptement exécutés à mes ateliers.
Réparé de meubles et instruments de musique.

Edmond Clairmont.
expert en menuiserie. Entrepreneur de constructions, peinture, etc.
Téléphone: RIDEAU 2163
48 avenue Laurier est. OTTAWA.

Informez-vous
Au Sujet De Cet
Appareil GRATUIT
Pour Le Papier à Toilette.

L'Outwou d'Eddy — l'appareil de l'avenir. Il n'a aucune partie démontable, et fournit deux feuilles à la fois — seulement — comme on le veut. Propre, petit, économique.
Nous le donnons GRATUITEMENT pour le lancer. Écrivez pour notre livret et notre offre spéciale.

La Compagnie E. B. EDDY Ltée.
Établie depuis 1881. HULL - CANADA.

J.-A. PINARD
ASSURANCES
Vic. Feu, Automobiles, Accidents,
Bris de Glace
Représentant les meilleures compagnies de tarifs.
TELEPHONE: RIDEAU 68.

Une eau garantie pure
NOUS déplorons les dangers de l'eau de l'aqueduc, bien qu'ils signifient pour nous une augmentation des affaires.

NOTRE commerce d'eau et de liqueurs douces se fait sur des bases si solides durant les périodes ordinaires, que la demande actuelle anormale de la Tally-Ho oblige notre manufacture moderne à travailler nuit et jour.

MAIS vous êtes en sûreté avec la Tally-Ho. Notre dernier perfectionnement — le fil en acier et le sceau en plomb sur la capsule en porcelaine — vous garantit que vous avez la Tally-Ho elle-même, et non quelque substitut inférieur.

80 cents pour une grande dame-Jeanne
Livraison immédiate.

Compagnie d'Eau Pure Tally-Ho, Limitée.
"L'eau de sante"
TELEPHONES: RIDEAU 96, 97. 35 RUE GEORGES.

FUSIL A CANARD
Importé directement des meilleures Manufactures Américaines et Allemandes.
Cal. 12-16-24-28-14
PRIX: \$5.00, \$8.50, \$10.00, \$12.00, \$13.00, \$15.00, \$40.00.
Carabine de tous Calibres
Prix: \$3.50, \$4.00, \$7.00, \$15.00, \$17.50, \$21.00, etc.
Nous vendons un assortiment complet d'articles de chasse, garantis, et à très bon marché.

McDOUGAL'S LIMITED
881 rue Sussex. Téléphone: RIDEAU 2282.

Canadian Northern Steamships Limited
THE ROYAL LINE
La ligne maritime qui est absolument la plus belle et la plus rapide
Départ de Montréal

Royal Edward, le 1 novembre.
Royal George, le 15 novembre.

On arrive à Bristol. Correspondance directe pour Londres et pour Paris. Anzels avec accouper sur tous nos bateaux pour la célébration de la sainte-mère.

S.-J. MONTGOMERY
RUE SPARKS, BLOC RUSSELL. TELEPHONE: QUEEN-3664.

Chronique Agricole

Le temps de la mue

Si l'on désire faire muer les poules de bonne heure ou vers la mi-été on pourra suivre la méthode suivante qui a été essayée avec succès dans notre basse-cour. A la fin de juin la vente des couvés d'œufs est généralement terminée; quelques jours après on défait les parquets d'élevage, on transporte d'abord les volailles mâles à un autre bâtiment qui contient de petits compartiments avec des parcours limités. Ces petits compartiments font de superbes habitations pour les coqs. On laisse courir au large les poules, les coqs étant tenus renfermés. Nous avons dans nos poulaillers de petits champs derrière les parcs à volailles. Ces champs contiennent de l'herbe, du trèfle et de l'ombra-ge, trois éléments essentiels, et conviennent aux poules de façon idéale. A ce moment on réduit les rations à la moitié de leur quantité; on arrête ainsi la production des œufs; c'est ce que l'on désire. On continue à donner des demirations pendant deux semaines puis on les donne de nouveau entières. La ration complète est composée de la façon suivante:

Pâtée d'avoine grossièrement moulue, deux parties; petit son, une partie; farine de gluten, une partie, avec des déchets de viande de bœuf dans la proportion d'une livre pour 15 livres. En été cette pâtée est mélangée avec de l'eau froide, on en donne trois fois par semaine. Parfois on y ajoute une petite quantité de farine de grain de lin. On se sert de déchets de bœuf au lieu d'os verts coupés, parce qu'il n'est pas commode de se procurer ces derniers. Quand on donne de la pâtée le matin on donne du blé ou l'avoine l'après-midi ou un mélange des deux *vice versa*. Les jours où l'on ne donne pas de pâtée, on donne du grain à la place.

Le Dr Sanborn, une autorité bien connue sur la conduite des volailles dit ce qui suit au sujet de la mue:

«Une poule qui mue s'enraie faiblement. On devra donc, à cette période, donner peu de ces aliments qui produisent la graisse. Employer peu de maïs, de farine, de maïs petit son et de pommes de terre. Augmenter la quantité d'os verts, de son et de lait fermenté. Un champ de trèfle, dont les poules auront la jouissance, leur fera du bien. Renfermer tous les mâles ensemble pendant la période de mue. Abriter les poules pendant les orages et les pluies froides. Un verger de pommes où les poules peuvent trouver des insectes dans les fruits tombés, et de l'herbe forme un parc idéal. Au commencement de la mue les volailles ne devraient pas être grasses, et il ne faut pas qu'elles aient de poux et de vermine. Le poil ne doit pas contenir de pollution.»

La mue dure généralement de dix à douze semaines mais cette période peut être raccourcie par les aviculteurs expérimentés. Un aviculteur de la Nouvelle-Écosse prétend avoir raccourci la mue au moyen de la nourriture suivante: il se procurait des têtes de bœuf, les faisait bouillir, les concassait en petits morceaux, puis les faisait passer par son hachoir et les donnait en quantité généreuse à ses poules. Il prétend que grâce à cette nourriture quelques-unes de ses poules ont pondu tout le temps de la mue. Il serait intéressant de savoir si ces ponduses de la mi-été font des ponduses d'hiver précoces.

Le but principal de la mue de la mi-été est de faire pondre les poules abondamment dans la première ou deuxième semaine de novembre. Il y a aussi plusieurs aviculteurs d'expérience qui prétendent que pour obtenir une ponte hâtive en novembre il faut surtout s'attacher à avoir des poulettes hâtives, et que ce point est plus important que la mue hâtive des volailles. Ces deux méthodes ont leurs champions. Nous sommes plutôt en faveur de la mue hâtive. Les faits suivants, notés au cours des dernières années, méritent d'être cités à ce propos.

Les poules d'un an ont mué plus tôt et plus facilement que les vieilles poules.

La progéniture de poules qui avaient mué en été l'année précédente à la même époque de l'année, quand elles avaient atteint toute leur croissance.

Les poules en mue se sont très bien trouvées du parcours d'un champ où se trouvait du trèfle, de l'herbe et des insectes.

(Rapport de la Ferme Expérimentale.)

Maïs à balai

Le maïs à balai est une plante qui appartient à la famille des graminées; elle est étroitement alliée aux sorghums, millets, etc. La différence principale cependant

qu'elle présente sur les plantes communes de ce genre est la nature singulière de ses panicules, qui se composent d'une série de longues branches droites. Ces tiges portées de semences ont une grande flexibilité, et une touffe d'elles, attachées ensemble, forme un balai très utile et très durable. C'est principalement pour ce produit que l'on cultive le maïs à balai. Le Canada importe presque tout son maïs à balai ou ses balais fabriqués des États-Unis et de l'Europe. Pendant l'année couverte par ce rapport, la matière brute et la matière fabriquée importées représentent une valeur d'environ \$420,000.

Il ne se cultive actuellement que très peu de maïs à balai au Canada; la valeur des matières importées, l'assurance, donnée par un grand fabricant, que ce produit trouverait un débouché facile au Canada nous encourageant à étudier la question, pour voir s'il y aurait moyen d'y établir cette culture. De nombreuses demandes de renseignements nous assurent que les cultivateurs s'intéressent à cette question. Les rumeurs exagérées prétendant que l'on a payé jusqu'à \$150 et \$200 la tonne pour ce produit ont excité la curiosité et la tendance à la spéculation d'une certaine catégorie de gens, mais l'évaluation plus modérée de \$30 la tonne, et la production très passable d'un tiers de tonne à l'acre devraient suffire à montrer qu'il ne faut pas s'attendre à faire rapidement fortune dans cette culture.

La culture du maïs à balai dépend beaucoup plus des conditions de climat et de sol que des méthodes de culture, qui diffèrent peu de celles requises dans la culture du maïs. Un sol fertile est nécessaire pour produire une bonne paille, terme par lequel le fabricant désigne la tige qui porte les graines; la plante est sub-tropicale, elle exige donc un climat chaud et ensoleillé. Rien ne nous porte à croire qu'il n'existe pas de localité au Canada où la culture de cette plante ne soit possible.

Afin de pouvoir parler avec plus d'autorité sur ce sujet nous avons fait, l'année dernière, dans un bon nombre de localités différentes une série d'expériences sur le maïs à balai. L'intérêt que ces expériences ont suscité parmi bien des cultivateurs, malgré que l'on n'ait obtenu nulle part des récoltes parfaites, nous engage à les poursuivre sur une échelle plus grande. Beaucoup de cultivateurs se sont déclarés prêts à faire des expériences sur leurs propres fermes. Il faut espérer que dans quelques années nous serons en possession de preuves concluantes pour ou contre la culture du maïs à balai au Canada. Comme l'une des expériences les plus heureuses au sujet de la dimension et de la qualité de la "paille" est celle qui a été effectuée à la ferme centrale.

Trois variétés seulement ont été essayées en 1911. La graine n'était pas de première qualité et la levée a été inégale. Nous espérons avoir plus de succès dans nos expériences de cette année et nous publierons alors un rapport complet.

(Rapport de la Ferme Expérimentale.)

Vert de Paris

Le vert de Paris est mis dans le commerce sous forme de poudre plus ou moins fine (d'autant meilleure qu'elle est plus fine) d'une couleur verte verte. Évidemment, c'est le mieux connu et le plus employé de tous les insecticides arsénieux. C'est un acéto-arsénite de cuivre, insoluble dans l'eau, et l'examen d'échantillons révèle la présence d'au moins 50 pour 100 d'oxyde arsénieux. Il ne doit pas y avoir plus que des traces de composés solubles d'arsenic. Le bon vert de Paris se dissout promptement et complètement dans l'ammoniaque. Tout résidu après ce traitement indiquerait la présence de matières étrangères et d'adultération.

La prix des œufs

Mois de novembre, 40 à 45 cents la douzaine.
Mois de décembre, 50 à 60 cents la douzaine.
Mois de janvier, 50 à 35 cents la douzaine.
Mois de février, 35 à 28 cents la douzaine.
Mois de mars, 28 à 20 cents la douzaine.

Ces cours représentent assez bien les prix payés dans toutes les grandes villes du Dominion, à l'exception de la Colombie-Britannique où ils ont été plus élevés qu'ailleurs. Un correspondant de cette province, qui est un assez grand producteur d'œufs, portait la moyenne des prix pour l'année dernière à 55 cents par douzaine.

Pourquoi afin d'avoir de l'argent devant soi, faut-il en mettre de côté?

LES ANCIENS CANADIENS

Par P. A. De Gaspi

(Suite.)

—S'il s'agissait de moi, reprit Arché, je n'aurais rien à désirer pour moi-même et non pour moi personnellement. La famille d'Haberville, ruinée, comme tant d'autres, par notre conquête, a reçu ordre de Votre Excellence de partir prochainement pour la France; et il lui a été impossible de vendre, à un prix des plus grands avantageux, le peu de propriétés qui lui restent des débris d'une fortune jadis florissante. Accordez-lui, général, je vous en conjure, deux ans pour mettre un peu d'ordre à ses affaires. Votre Excellence sait que je dois beaucoup de reconnaissance à cette famille, qui m'a comblé de bienfaits pendant un séjour de dix ans dans cette colonie. C'est moi qui, pour obéir aux ordres de mon supérieur, ai complétement ruiné en incendiant ses immeubles de Saint-Jean-Port-Joli. De grâce, général, un répit de deux ans, et vous soulageriez mon âme d'un pesant fardeau.

—Capitaine de Lochell, fit le général Murray d'un ton sévère, je suis surpris de vous entendre intercéder pour les d'Haberville, qui se sont montrés nos ennemis les plus acharnés.

—C'est leur rendre justice, général, répondit Arché, que de reconnaître qu'ils ont combattu courageusement pour la défense de leur pays, comme nous l'avons fait pour le conquérir; et c'est avec confiance que je m'adresse au cœur d'un brave et vaillant soldat, en faveur d'ennemis braves et vaillants.

De Lochell avait touché une mauvaise corde, car Murray avait toujours sur le cœur sa défaite de l'année précédente; il était d'ailleurs peu susceptible de sentiments chevaleresques. Aussi répondit-il avec aigreur:

—Impossible, monsieur; je ne puis révoquer l'ordre que j'ai donné les d'Haberville partiraient.

—Que Votre Excellence, dans ce cas, dit Arché, daigne accepter ma résignation.

—Comment, monsieur! s'écria le général indigné de colère.

—Que Votre Excellence, reprit de Lochell avec le plus grand sang-froid, daigne accepter ma résignation, et qu'elle me permette de servir comme simple soldat; ceux qui cherchent, pour le montrer du doigt, le monstre d'ingratitude qui, après avoir été comblé de bienfaits par toute une famille étrangère à son origine, a complétement sa ruine sans pouvoir adoucir ses maux, auront plus de peine à le reconnaître dans les rangs, sous l'uniforme d'un simple soldat, qu'à la tête d'hommes irréprochables.

Et il offrit de nouveau le brevet au général. Celui-ci rougit et pâlit alternativement, tourna sur lui-même comme sur un pivot, se mordit la lèvre, se passa la main sur le front à plusieurs reprises, marmotta quelque chose comme un g... à l'entre ses dents, parut réfléchir quelque minutes en parcourant la chambre de long en large; puis, se calmant tout à coup, tendit la main à Arché, et lui dit:

—Apprécie, capitaine de Lochell, les sentiments qui vous font agir; notre souverain ne doit pas être privé des services que peut rendre, dans un grade supérieur, celui qui est prêt à sacrifier son

avenir à une dette de gratitude; vos amis resteront.

—Merci, mille fois merci, monsieur le général, dit Arché, comptez sur mon dévouement à toute épreuve, quand il me serait même ordonné de marcher seul jusqu'à la bouche des canons. Un poids énorme pesait sur ma poitrine; je me sens maintenant léger comme le chevreuil de nos montagnes.

De toutes les passions qui torturent le cœur de l'homme, le désir de se venger et la jalousie sont les plus difficiles à vaincre; il est même bien rare qu'elles puissent être extirpées. Le capitaine d'Haberville, après avoir écouté, en fronçant les sourcils, le récit de monsieur de Lacorne, se contenta de dire:

—Je vois que les services de monsieur de Lochell ont été appréciés à leur juste valeur; quant à moi, j'ignorais lui devoir autant de reconnaissance.

Et il détourna la conversation. Monsieur de Saint-Luc regarda alternativement les autres membres de la famille qui, la tête basse, n'avaient osé prendre part à la conversation, et se levant de table, il ajouta:

—Ce répit, d'Haberville, est un événement des plus heureux, pour toi; car sois persuadé que, d'ici à deux ans, il te sera libre de rester en Canada ou de passer en France. Le gouverneur anglais a encouru une trop grande responsabilité envers son gouvernement, en votant à une mort presque certaine tant de personnes recommandables, tant de gentilshommes alliés aux familles les plus illustres, non seulement du continent, mais aussi de l'Angleterre, pour ne pas chercher, en conciliant les Canadiens, à étouffer les suites de cette déplorable catastrophe.

Maintenant, adieu, mes chers amis; il n'y a que les âmes pusillanimes qui se laissent abattre par le malheur. Il nous reste une grande consolation dans notre infortune; nous avons fait ce que l'on pouvait attendre d'hommes courageux; et, s'il eût été possible de conserver notre nouvelle patrie, nos efforts, secondés de nos bras, l'auraient fait.

La nuit était bien avancée lorsque monsieur de Saint-Luc, en arrivant à Québec, se présenta à la porte du château Saint-Louis, dont on lui refusa d'abord l'entrée; mais il fit tant d'instances, en disant qu'il était porteur de nouvelles de la plus haute importance, qu'un aide de camp consentit, en fin à réveiller le gouverneur, couché depuis longtemps. Murray ne reconnut pas d'abord monsieur de Saint-Luc, et lui demanda avec colère comment il avait osé troubler son repos, et quelle affaire si pressante il avait à lui communiquer à cette heure indue.

—Une affaire bien importante, en effet, monsieur le gouverneur, car je suis le capitaine de Saint-Luc, et ma présence vous dit le reste.

Une grande pâleur se répandit sur tous les traits du général; il fit apporter des rafraîchissements, traita monsieur de Lacorne avec les plus grands égards, et se fit raconter dans les plus minutieux détails le naufrage de l'Auguste. Ce n'était plus ce même homme qui avait voué pour ainsi dire à la mort, avec tant d'insouciance, tous ces braves officiers, dont les uniformes lui portaient ombrage.

Les prévisions de M. de Lacorne se trouvèrent parfaitement justes; le gouverneur Murray, considérablement radouci après la catastrophe de l'Auguste, traita les Canadiens avec plus de douceur, voire même avec plus d'égards, et tous ceux qui voulurent rester dans la colonie eurent la liberté de le faire. M. de Saint-Luc, surtout, dont il craignait peut-être les révélations, devint l'objet de ses prévenances, et n'eut qu'à se louer des bons procédés du gouverneur envers lui. Ce digne homme, qui, comme tant d'autres, avait beaucoup souffert dans sa fortune, très considérable avant la cession du Canada, mit toute son énergie à réparer ses pertes en se livrant à des spéculations très avantageuses.

CHAPITRE SEIZIÈME.

DE LOCHELL ET BLANCHE.

Après des privations bien cruelles pendant l'espace de sept longues années, la paix, le bonheur même commençaient à remonter dans l'âme de toute la famille d'Haberville. Il est vrai qu'une maison d'assez humble apparence avait remplacé le vaste et opulent manoir que cette famille occupait avant la conquête; mais c'était un palais comparé au moulin à farine qu'elle venait de quitter depuis les printemps. Les d'Haberville avaient pourtant moins souffert que bien d'autres dans leur position; aimés et respectés de leurs constataires, ils n'avaient jamais été exposés aux humiliations dont le vulgaire se plaît à abreuver ses supérieurs dans la détresse; comme c'est le privilège des personnes bien nées de traiter constamment leurs inférieurs avec égard, les d'Haberville avaient eu conscience bien moins souffert, dans leur pauvreté comparative, que beaucoup d'autres dans les mêmes circonstances. Chacun faisait à l'envi des offres de service; et lorsqu'il s'agit de rebâtir le manoir et ses dépendances, la pauvre famille s'empressa de donner des conseils volontaires pour accélérer l'ouvrage; on aurait cru, tant était grand le zèle de chacun, qu'il reconstruisait sa propre demeure. Tous ces braves gens tâchaient de faire oublier à leur seigneur des malheurs qu'eux-mêmes avaient pourtant éprouvés, mais qu'on aurait pu croire qu'eux seuls avaient mérités. Avec ce tact délicat dont les Français sont seuls susceptibles, ils n'entraient jamais dans les pauvres chambres que la famille s'était réservées dans le moulin, sans y être conviés; on aurait dit qu'ils craignaient de les humilier. S'ils avaient été affectueux, polis envers leur seigneur dans son opulence, c'était maintenant un culte, depuis que la main de fer du malheur l'avait frappé.

Il n'y a que ceux qui ont éprouvé de grands revers de fortune, qui ont été exposés à de longues et cruelles privations, qui puissent apprécier le contentement, la joie, le bonheur même de ceux qui ont en partie réparé leurs pertes; qui commencent à renaitre à l'espérance d'un heureux avenir. Chacun apparemment avait respecté le chagrin qui devait être le capitaine d'Haberville; on ne se parlait qu'à demi-voix dans la famille; la gaieté française avait semblé bannie pour toujours de cette triste demeure. Tout était maintenant changé comme par enchantement.

Le capitaine, naturellement gai, riant et badinant comme avant ses malheurs; les dames chantaient sans cesse en s'occupant activement des soins du ménage, et la voix sonore de mon oncle Raoul réveillait encore, dans le calme d'une belle soirée, l'écho du promontoire.

Le fidèle José se multipliait pour prouver son zèle à ses maîtres; et, pour se délasser, il racontait aux

voisins, qui ne manquaient jamais de venir faire un bout de veillée, les traverses, comme il les appelait, de son défunt père avec les sorciers de l'île d'Orléans, ses tribulations avec la Corrivève ainsi que d'autres légendes dont les auditeurs ne se lassèrent jamais, sans égard pour les cauchemars auxquels ils s'exposaient dans leurs rêves nocturnes.

On était à la fin d'août de la même année 1767. Le capitaine d'Haberville, revenant le matin de la petite rivière Port-Joli, le fusil sur l'épaule et la gibecière bien bourrée de pluviers, bécasses et sarcelles, remarqua qu'une chaloupe, détachée d'un navire qui avait jeté l'ancre entre la terre et le Piliers-de-Roche, semblait se diriger vers son domaine. Il s'assit sur le bord d'un rocher pour l'attendre, pensant que c'étaient des matelots en quête de légumes, de lait ou d'autres rafraîchissements. Il s'empressa d'aller à leur rencontre lorsqu'ils abordèrent le rivage, et fut avec surprise qu'un d'entre eux, très bien mis, donnait un paquet à un des matelots en lui montrant de la main le manoir seigneurial; mais, à la vue de M. d'Haberville, ce gentilhomme sembla se raviser tout à coup s'avança vers lui, lui présenta le paquet et lui dit:

—Je n'aurais jamais osé vous remettre moi-même ce paquet, capitaine d'Haberville, quoiqu'il contienne des nouvelles qui vont bien vous réjouir.

—Pourquoi, monsieur, répliqua le capitaine en cherchant dans ses souvenirs quelle pouvait être cette personne qu'il croyait avoir déjà vue; pourquoi, monsieur, n'auriez-vous jamais osé me remettre ce paquet en main propre, si le hasard ne m'en eût fait vous rencontrer?

—Parce que, monsieur, dit l'interlocuteur en hésitant, parce que j'aurais craint qu'il vous fût désagréable de le recevoir de ma main; je sais que le capitaine d'Haberville n'oublie jamais ni un bienfait ni une offense.

M. d'Haberville regarda fixement l'étranger, fronça les sourcils, ferma fortement les yeux, garda pendant quelque temps le silence, en proie à un pénible combat intérieur; mais, reprenant son sang-froid, il lui dit avec la plus grande politesse:

—Laissons à la conscience de chacun les torts du passé; vous êtes ici chez moi, capitaine de Lochell, et, en outre, étant porteur de lettres de mon fils, vous avez

droit à un bon accueil de ma part. Toute ma famille vous reverra avec plaisir. Vous recevrez chez moi une hospitalité... (il allait dire avec amertume, premièrement sans mentir tout ce qu'il y aurait de reproche dans ces mots)... vous recevrez, dit-il, une hospitalité cordiale; allons, venez.

Le lion n'était apaisé qu'à demi. Arché, par un mouvement assez naturel, avança la main pour serrer celle de son ancien ami, mais il lui fallut aller la chercher bien loin; et quand il l'eut saisie, elle resta ouverte dans la sienne.

Un long soupir s'échappa de la poitrine de l'Écossois. En proie à de pénibles réflexions, il parut indécis pendant quelques minutes, mais finit par dire d'une voix empreinte de sensibilité:

—Le capitaine d'Haberville peut bien conserver de la rancune au jeune homme qu'il a jadis aimé et comblé de bienfaits, mais il a l'âme trop noble et trop élevée pour lui infliger de ceur joie un châtiement au-dessus de ses forces; revoir les lieux qui lui rappellent de si poignants souvenirs sera déjà un supplice assez cruel, sans y rencontrer l'accueil froid que l'hospitalité exige envers un étranger.

Adieu, capitaine d'Haberville; adieu pour toujours à celui que j'appellais autrefois mon père, s'il ne me regarde plus, moi, comme son fils, et un fils qui à tousjours porté le culte d'affectueuse reconnaissance qu'il doit à un tendre père. Je prends le ciel à témoin, M. d'Haberville, que ma vie a été empoisonnée par les remords, depuis le jour où le devoir impérieux d'un officier subalterne m'imposait des actes de vandalisme qui répugnaient à mon cœur; qu'un poids énorme me pesait sans cesse sur la poitrine, même dans l'enivrement du triomphe militaire, dans les joies délirantes des bals et des festins, comme dans le silence des longues nuits sans sommeil.

(A suivre.)

A. B. CASTONGUAY, PHOTOGRAPHE

A le plaisir d'annoncer à ses clients et amis qu'il ouvrira la semaine prochaine un atelier, au No. 331 1/2 RUE DALHOUSIE.

Fera de l'ouvrage de 1ère qualité. Toute sorte d'encadrage.

Fera l'encadrage pour images et photographies. Sera ouvert et posera les photographies avec lumière spéciale.

Tous les soirs, Jusqu'à dix heures.

CHARBON

Nous avons en quantité de toutes les grossesses, et de qualité garantie.

Faites-en l'essai, et vous n'en voudrez jamais d'autres.

O'REILLY & BELANGER, Limited. 38 rue Sparks, Bâtiment de Russell. Tél.: Q. 861.

voisins, qui ne manquaient jamais de venir faire un bout de veillée, les traverses, comme il les appelait, de son défunt père avec les sorciers de l'île d'Orléans, ses tribulations avec la Corrivève ainsi que d'autres légendes dont les auditeurs ne se lassèrent jamais, sans égard pour les cauchemars auxquels ils s'exposaient dans leurs rêves nocturnes.

On était à la fin d'août de la même année 1767. Le capitaine d'Haberville, revenant le matin de la petite rivière Port-Joli, le fusil sur l'épaule et la gibecière bien bourrée de pluviers, bécasses et sarcelles, remarqua qu'une chaloupe, détachée d'un navire qui avait jeté l'ancre entre la terre et le Piliers-de-Roche, semblait se diriger vers son domaine. Il s'assit sur le bord d'un rocher pour l'attendre, pensant que c'étaient des matelots en quête de légumes, de lait ou d'autres rafraîchissements. Il s'empressa d'aller à leur rencontre lorsqu'ils abordèrent le rivage, et fut avec surprise qu'un d'entre eux, très bien mis, donnait un paquet à un des matelots en lui montrant de la main le manoir seigneurial; mais, à la vue de M. d'Haberville, ce gentilhomme sembla se raviser tout à coup s'avança vers lui, lui présenta le paquet et lui dit:

—Je n'aurais jamais osé vous remettre moi-même ce paquet, capitaine d'Haberville, quoiqu'il contienne des nouvelles qui vont bien vous réjouir.

—Pourquoi, monsieur, répliqua le capitaine en cherchant dans ses souvenirs quelle pouvait être cette personne qu'il croyait avoir déjà vue; pourquoi, monsieur, n'auriez-vous jamais osé me remettre ce paquet en main propre, si le hasard ne m'en eût fait vous rencontrer?

—Parce que, monsieur, dit l'interlocuteur en hésitant, parce que j'aurais craint qu'il vous fût désagréable de le recevoir de ma main; je sais que le capitaine d'Haberville n'oublie jamais ni un bienfait ni une offense.

M. d'Haberville regarda fixement l'étranger, fronça les sourcils, ferma fortement les yeux, garda pendant quelque temps le silence, en proie à un pénible combat intérieur; mais, reprenant son sang-froid, il lui dit avec la plus grande politesse:

—Laissons à la conscience de chacun les torts du passé; vous êtes ici chez moi, capitaine de Lochell, et, en outre, étant porteur de lettres de mon fils, vous avez

dr. A. I. TELMOSE

Médecin-Vétérinaire

80 rue York, Ottawa, Ont.
Phone: Rte. R. 2268—Office R. 1632.
Inspecteur Médical pour "The General Animals Insurance Co. of Canada."

OCCASIONS EXCEPTIONNELLES POUR ACHAT DE

BIJOUX

MONTRES GARANTIES SOUS TOUS RAPPORTS

En la journée, régulier \$14.00	\$9.85	Montres-bracelet, rég. \$7 et \$8 pour	\$5.00 et \$6.00.	Poils pour dames, bottier en argent, régulier \$2.00 pour	\$1.65	Bottoms de manchettes, régulier 50c pour	35c	
7 rubis sponnés, régulier \$12.00 pour	\$8.95	Montres pour dames, régulier \$5.50 pour	\$1.95	Épingles à cravates, régulier 50c pour	35c	Chaînettes pour les coqs, régulier 50c pour	35c	
Dernières nouveautés en épingles à jabots, dans une magnifique boîte, au bas prix de		75c	Derniers genres en bracelets GOLD FILLED, avec vraies pierres incrustées, à des prix relativement bas.			Sacoche de grande valeur au prix minime de		\$2.25

Vraies pierres montées sur or, 10k, pour hommes, valant \$7.00 et \$8.00, pour

\$5.00

Vraies perles montées sur or, 14k, prix régulier \$6.00, pour

\$3.85

F. S. Réparages exécutés promptement et à votre satisfaction.

VOYEZ NOS VITRINES. TELEPHONE: RIDEAU 929.

Un bel exemple

MARDI SOIR DERNIER, à eu lieu à Saint-Joseph d'Orléans une grande assemblée de protestation contre les méthodes arbitraires et tyranniques du gouvernement Whitney...

L'exemple donné par les paroissiens de Saint-Joseph mérite d'être suivi par tous ceux qui ont à cœur la victoire de la cause française.

Dans toutes les parties de la province on devrait signer des requêtes à la Chambre des Communes, signant aux députés le peu de respect que le gouvernement Whitney accorde à l'esprit de la Constitution.

Heureux début

Les représentations de Pierre Le Noir, à la Salle Notre-Dame de Hull, ont remporté un remarquable succès.

Nous n'entreprendrons pas de rendre justice à tous ceux qui ont pris une part aussi brillante dans l'interprétation de Pierre Le Noir.

Dans le rôle de Pierre Le Noir, M. Jos. Provost n'a pas manqué de soutenir une réputation déjà bien établie.

Après quinze ans de joyeuses réunions, un des compagnons manquait à l'appel: le Dr. Fafard, qui paraissait bien de prime abord le plus solidement planté de tous dans la vie.

Après quinze ans de joyeuses réunions, un des compagnons manquait à l'appel: le Dr. Fafard, qui paraissait bien de prime abord le plus solidement planté de tous dans la vie.

Le Dr. L.-C. Prévost

Le Canada de lundi, 10 novembre, publie les quelques notes biographiques et souvenirs suivants sur le regretté Dr L.-C. Prévost:

"Il y a un peu plus de trente-trois ans, un certain nombre de jeunes médecins de Montréal et d'ailleurs, tous élèves de l'École canadienne de Médecine, fondaient une société d'amis.

"Après quinze ans de joyeuses réunions, un des compagnons manquait à l'appel: le Dr. Fafard, qui paraissait bien de prime abord le plus solidement planté de tous dans la vie.

dans la nuit de mercredi à jeudi à Saranac Lake, État de New-York.

Cette mort jette un grand deuil dans la Capitale, où pendant plus de trente ans notre ami a exercé sa profession avec une maîtrise incomparable qui lui avait valu une réputation de savoir et d'habileté extraordinaires.

Trois traits principaux marquaient sa personnalité d'une forte empreinte: Une vive et puissante compréhension intellectuelle, une grande aptitude au travail, fortifiée longtemps par une excellente santé, et une grande variété de dons de l'esprit.

Durant un bon nombre d'années il s'était livré à l'exercice de la médecine générale. Lorsque les découvertes de Pasteur eurent élargi le champ de la chirurgie en introduisant dans les opérations la méthode antiseptique, le Dr. Prévost voulut se spécialiser dans la chirurgie abdominale alors complètement inconnue à Ottawa.

C'est sur son succès dans cette spécialité qu'il répandit sa réputation au loin. Il nous a été donné de le voir le scalpel à la main. Nous étions avec des médecins étrangers après de la table d'opération; et ceux-ci ne nous enchaînaient pas leur admiration en voyant l'habileté avec laquelle il arrachait, tumeurs, calculs, etc., des entrailles du malade.

"Il est rare que la Providence accorde à l'homme le don d'exceller dans plusieurs champs de travail. Prévost excellait dans tout ce qu'il entreprenait en dehors de sa profession. On le vit pendant longtemps compter au premier rang parmi les musiciens d'Ottawa, où il sut diriger avec l'habileté d'un chef d'orchestre la première symphonie musicale établie dans notre ville.

"Un jour, pour se créer un passe-temps dans son foyer, où la mort avait fait le vide et jeté la déolation, il s'était mis à faire de la photographie. Mains photographes d'Ottawa se sont montrés étonnés de la perfection de ses clichés.

"Dans le cercle de l'amitié et de la société, son esprit si vif, sa conversation étincelante de bons mots, brillante de saillies spirituelles le faisaient rechercher partout. Jamais chez Prévost ce fut "le monde où l'on s'ennuie". Il avait l'art d'amuser, d'instruire et d'intéresser ses amis. C'était un conférencier sans pareil et aussi grâce à

son absence de prétention, sans le savoir.

"Je ne puis oublier l'espèce de conférence qu'il faisait un jour à un de ses frères, frais énoncé de l'École de médecine: "Tu le crois grand médecin, lui dit-il, es-tu bien, usque vixit, tu ne sais rien. Cependant, tu es appelé à pratiquer un art des plus difficiles que tu ne connais pas. Des notions générales dans la mémoire et c'est tout. Sois sur tes gardes: lorsque tu te trouveras en présence d'un malade, il y a dix à parier contre un que tu ne connaîtras pas sa maladie. Alors que faire? Prends bien garde de lui donner des médicaments qui pourraient peut-être lui faire bien plus de mal que de bien. Mets-le en garde contre toute imprudence. Présente-lui un régime sévère, et comme un médecin ne doit pas paraître se désintéresser du malade, mais au contraire faire des efforts pour le tirer de son mauvais état, donne-lui des poudres ou des pilules inoffensives qui agissent sur son moral seul. Ce traitement permettra à la vie médicatrice nature, à la force réparatrice du patient, de revenir à la santé de lui-même."

"Prévost, du reste, avait horreur de la médecine ferrailleuse qui combat la maladie avec une abondance de médicaments de nature à faire plus de mal au malade qu'à la maladie.

"Je parlais tantôt du conventionnalisme dont l'an dernier, à pareille époque, il était avec le Dr. Sévérin l'adversaire le plus acharné. D'après toutes les apparences, Sévérin, solide comme un chêne, devait demeurer seul sur la brèche; tous deux le croyaient. Au mois de janvier dernier, alors que Prévost était en Californie, Lachapelle m'écrivait: "Notre cher ami Coyteux me demande dans sa dernière lettre de ne pas manquer d'aller le rencontrer à la gare à son retour de là-bas. Je ne voudrais pas pour tout au monde le décevoir. Je me ferai un devoir d'être au poste avant l'heure, mais lorsque j'irai le rencontrer il sera dans son cercueil."

"Obi naprocyenne de l'esprit humain dont la vue est si courte! A son retour au pays, après avoir mis pied à terre à la gare du Windsor, Prévost regarda de tous côtés en disant: "Où donc est Sévérin?" "Mort subitement ce matin à dix heures". Cette réponse inattendue fut pour lui un coup terrible.

"Il y a dix-huit mois, le Dr. Prévost se sentait atteint fatalement. Pris entre la diabète et la tuberculose, il n'avait qu'à se demander laquelle de ces deux affections lui enlèverait le dernier souffle. S'il est un cas où l'on peut dire que le malade a souffert, c'est bien celui du médecin aux prises avec une maladie mortelle. Avec un diagnostic aussi sûr que celui qui suit la marche inexorable du mal et fixe l'heure du dénouement. Prévost ne put se faire d'illusion; jamais l'espérance eut-elle ultime consolation des malades sans science. Il vint jeter un rayon dans son ciel funèbre. L'angoisse de sa longue agonie s'est versée goutte à goutte au milieu des affres de la mort.

"Espérons que son âme épurée par tant de souffrances physiques et morales, aura trouvé misericordie et pardon devant le Seigneur.

Ottawa, 7 novembre. D.

Mariiez-vous!

Emile Souvestre disait un jour à un célibataire endurci: "Qu'est-ce que l'homme sans ces affections du foyer qui, comme autant de racines, le fixent solidement à la terre et lui permettent d'aspirer tous les sucs de la vie? Force, bonheur, tout ne vient-il pas de là? Sans la famille, où l'homme apprendrait-il à aimer, à s'associer, à se dévouer?"

Certaines âmes sont sensibles à de tels raisonnements. Pour d'autres, la poésie de ce langage enthousiaste ne veut pas dire grand-chose; ils se qualifient de gens pratiques, et vous demandent d'autres arguments contre la plaie du célibat. Ils veulent des chiffres, des statistiques.

Voici quelques relevés — récemment publiés par le Bureau d'Hygiène de l'État de New-York — qui ne manquent assurément pas d'éloquence, même sous leur habit mathématique:

De 20 à 30 ans, les hommes mariés meurent dans la proportion de 6.2 pour 100, et les célibataires dans la proportion de 6.6.

De 30 à 40 ans, il meurt 6 hommes mariés sur 100 et 13 célibataires.

De 40 à 50 ans, les proportions sont respectivement de 5.9 et 19.5 pour 100.

De 50 à 60 ans, les chiffres se rapprochent, mais il y a encore 7 pour 100 de célibataires qui meurent de plus que d'hommes mariés.

Quelques prix spéciaux qui ne manqueront pas de vous intéresser. NOUS N'OFFRONS RIEN A MOINS QUE CE NE SOIT DES VRAIS "BARGAINS" ! LISEZ ATTENTIVEMENT. Valeurs exceptionnelles. 'Sweaters' vestes en laine pour hommes et jeunes gens réduites à 89c. Vestes en laine pour garçons, réduites à 75c. Au No. 53 rue Principale. 25 pour cent d'escompte sur tous les habits pour hommes. Un lot d'Over Coats' Paletots pour hommes bonne valeur à \$15.00 et \$18.00 réduits à \$10. Spécial pour la semaine. Paletot fait sur commande, venez voir la qualité de ces étoffes, pour seulement \$15. M. CARRIERE, 53 et 61 RUE PRINCIPALE.

Le violon. Qui de nos lecteurs se doute que le Violon nous vient de l'Inde et qu'on retrace sa généalogie jusqu'à l'antiquité la plus reculée? Pas moins de cinq mille ans avant l'ère chrétienne, un informateur descendu de Ravanastron, utilisé encore aujourd'hui, dit-on, par les religieux de l'Inde, se trouve avoir été l'auteur du violon actuel! Les érudits qui s'occupent de musique ont retracé, d'âge en âge, les profondes modifications subies par l'instrument primitif et suivi la descendance authentique du très vénérable Ravanastron. De l'Inde, il passe en Asie, puis en Egypte, puis en Europe, où on le retrouve, presque méconnaissable, sous le nom de "Crouth", dans les pays bretons. Le Crouth évolue, se transforme en Vihle, la Vihle en Rote, puis apparemment successivement, la Rabab, le Rebec, la Gigue, la Viole et, finalement, le Violon, qui n'est qu'un diminutif de la Viole, avec une sonorité plus vibrante et plus brillante. Au seizième siècle, les luthiers italiens de Crémone et de Brescia donnent au violon sa forme définitive et avec Amati, Stradivarius et Guarnerius, des luthiers de génie, l'instrument atteint sa perfection et devient le Roi des instruments, celui qui va contribuer le plus puissamment au développement de la musique polyphonique instrumentale, telle qu'on l'apprécie à l'époque actuelle.

Almer à lire, la jolie et heureuse disposition! On est au-dessus de l'ennui et de l'ennui: deux vaines bêtes. Joliceur.—Afin de vous plaire je vais essayer de laisser pousser ma moustache. Je me demande de quelle couleur elle sera! Mlle Pineau-rire.—A voir le temps qu'il lui faut pour pousser, elle sera certainement grise...

Logis à louer. Un superbe logis tout neuf, comprenant quatre chambres à coucher, une chambre de bain, un magnifique salon double, deux cuisines, chauffage à eau chaude, cuisinière, situé à la Côte de Sabie, tout près de l'église du Sacré-Cœur, possession immédiate si désirée. Ce logis sera loué pour la somme de \$30 par mois. C'est la maison qu'il vous faut. Pour plus amples renseignements, s'adresser par lettre ou par téléphone aux bureaux de La Justice, 457-459 rue St-Jas; téléphone: R. 736.

La Cie d'Agences Canadiennes. Courtiers en Assurances et Immeubles. Agents pour Charbon Lackawanna. Bureaux: 292 Rue Dalhousie, Ottawa. 169 Rue Principale, Hull. Tél. Rideau 504. Queen 7788.

LA Cie GAUTHIER, Ltée. Intermédiaires de Papiers Imprimés et Emboueurs. SERVICE D'AMBULANCE ET VOTURES PRIVÉES. 259 St-Patrick. Téléphone: R. 804.

VENTE DE COUCHETTES. Au plus grand magasin de meubles de Hull. FIN de faire de la place pour notre assortiment de meubles et fournitures de maison pour les fêtes, nous avons commencé lundi dernier une série de ventes que nous continuerons jusqu'à la fin de novembre. Le temps de ces ventes est très court et nous recommandons au public de suivre très attentivement nos annonces qui diront l'heure juste à laquelle vous devrez vous présenter à notre magasin pour profiter de ces ventes. Lundi matin, le 17, de 10 h. précises jusqu'à midi, nous vendrons 25 couchettes en fer, toutes grandeurs, finies en email cuit, avec garnitures de cuivre. Prix régulier \$3.50. Pour ces 2 heures de vente, seulement \$1.95. Le même jour, de 2 h. à 4 h. 50 matelas en duvet de laine, de première qualité, contil satiné, toutes grandeurs, valeur extra à \$5 et \$6. Pour ces deux heures \$2.95. Inutile de se présenter avant ou après ces heures pour les marchandises spécifiées. De 10 heures à midi, les couchettes. De 2 heures à 4 heures, les matelas. Il ne faut pas s'étonner des prix auxquels nous vendons nos meubles, car nous achetons en si grandes quantités que nous pouvons vendre au public le même prix que nous vendons aux autres magasins. Notre commerce de gros nous procure cet avantage dont nous faisons bénéficier le public. NOUS DONNONS CE QUE NOUS ANNONÇONS. JOS. PAQUIN, 148 East Interprovincial. Téléphone: Queen 7559.

VOYEZ M. ERNEST ST-JEAN ET SA TROUPE D'AMATEURS DANS PIERRE LE NOIR MELODRAME EN SIX TABLEAUX. A LA SALLE DIMANCHE, LE Ste. ANNE. 16 NOV. Plus de la salle au No. 327 rue Dalhousie. Téléphone: Rideau 943, et chez M. J. A. Hudson, épicer, coin Friel et Clarence, Téléphone: Rideau 764. ADMISSION: 25c, 35c, 50c et 75c. RESERVEZ VOS SIEGES DE SUITE. Séances spéciales pour les enfants le même jour à 2 hrs. p. m. Entrée 10c.



M. ERNEST ST-JEAN.